

M É M O I R E S

DU MARÉCHAL MARMONT

D U C D E R A G U S E

W $\frac{57}{77}$

A

M É M O I R E S

10 $\frac{57}{77}$

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

DE 1792 A 1841

IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL
DE L'AUTEUR.

III

PARIS, 1857.

HALLE, A L'EXPÉDITION (W. SCHMIDT).

A

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DU C DE RAGUSE

LIVRE DIXIÈME

1806 — 1807

SOMMAIRE. — Arrivée à Raguse. — L'amiral Siniavin à Cattaro. — Le pacha de Rosnie Kosrew. — Retour en Dalmatie. — Population de la Dalmatie. Détails: mœurs et habitudes. — Attaque de Curzola par les Russes. — Déclaration de guerre des Turcs contre les Russes. — Préparatifs d'une expédition en Turquie. — L'amiral Siniavin aux Dardanelles. — Habileté de Sébastiani. — Première idée de construction des routes. — Rapidité d'exécution. — Catastrophe de Selin. — L'amiral Siniavin revient à Cattaro. — Il entretient des intelligences en Dalmatie. — Le Pandour Danèse. — Mille Russes débarqués à Politza. — Révolte des habitants. — Mœurs et usages. — Une élection à coups de pierres. — Le *knès*. — Le général Launay achète les prisonniers vingt francs par tête. — L'envoyé d'Ali-Pacha de Janina: son histoire. — Paix de Tilsitt. — Remise des bouches de Cattaro par Siniavin. — Attitude des Bocquais. — Le vladika de Monténégro: son portrait. — Reprise des travaux de route. — Travaux des Romains comparés. — Population de la Dalmatie du temps des Romains. — Moyens financiers d'exécution appliqués aux travaux. — Clausel remplace Lauriston. — Marmont est créé duc de Raguse.

J'arrivai le 2 août à Raguse. Les Russes étaient rentrés à Cattaro, les Monténégrins et les Bocquais dans leurs villages. Un traité de paix, signé entre la France et la Russie le 20 juillet à Paris, ordonnait la remise de l'Albanie vénitienne à l'armée française et l'évacuation de Raguse. Tout semblait donc devoir se pacifier promptement;

il ne me restait plus qu'à m'occuper des besoins de l'armée, qui étaient immenses.

L'administration de l'armée d'Italie avait été chargée de faire vivre les troupes françaises en Dalmatie : on ne peut exprimer sa conduite coupable envers ces pauvres soldats, dont le sort est toujours de devenir victimes de ce que l'armée renferme d'abject. Un commissaire des guerres, appelé Volant, envoyait de Venise des blés gâtés, qu'un autre coquin de commissaire, nommé Vanel, partageant sans doute avec lui, recevait à Zara. Le pain était infect, les hôpitaux étaient dans le plus grand abandon, les casernes sans fournitures ; tout était dans l'état le plus déplorable ; plus du quart de l'armée était aux hôpitaux, où la mortalité était effrayante : c'était pire que ce que j'avais trouvé deux ans et demi avant en Hollande.

L'Empereur me donna toute l'administration. Nous pourvûmes à nos besoins par nos propres moyens ; des fonds suffisants nous furent envoyés régulièrement ; la Bosnie donnait à bon marché le bétail dont nous avions besoin ; la Pouille nous envoyait des blés, et en quelques mois tout entra dans l'ordre. La mortalité diminua très-sensiblement, le nombre des malades devint plus modéré, enfin il finit par être dans la plus faible proportion avec l'effectif des troupes. Je n'entrerai pas dans le détail de ce que je fis alors, ce récit serait de peu d'intérêt ; mais je dirai cependant un mot sur les hôpitaux, pour raconter des faits dont la connaissance peut être utile et qui s'appliquent à des circonstances qui peuvent se représenter.

À l'armée, les grands accidents sanitaires, si je puis m'exprimer ainsi, sont presque toujours le résultat de la disproportion des moyens de traitement avec le nombre des malades. Les malades mal soignés ne guérissent pas ; leur nombre augmentant toujours, il y a encombrement, et il en résulte des maladies épidémiques : alors se manifestent les accidents, chaque jour plus effrayants qui détruisent une armée entière.

La première condition est donc de proportionner le nombre des lits des hôpitaux au nombre présumé des malades ; et de placer les établissements à portée des troupes, pour dispenser des évacuations, dont les résultats sont tou-

jours funestes, et qu'il ne faut autoriser que quand la guerre les rend nécessaires : les administrations militaires sont toujours prêtes à les provoquer, mais le général doit les refuser, quand les mouvements de l'ennemi et ceux de l'armée ne les rendent pas indispensables.

Les motifs véritables de ces évacuations intempestives sont d'abord de se débarrasser et de mettre à la charge des autres la besogne qu'on devrait garder pour soi ; ensuite, d'avoir un moins grand nombre d'établissements, afin de diminuer le prix de la journée d'hôpital : charlatanisme commun à toutes les administrations pour plaire au ministre ; comme si les évacuations, indépendamment des intérêts de l'humanité, n'étaient pas un supplément de dépense bien supérieur à l'économie apparente.

D'après ces habitudes coupables, on n'avait établi qu'un seul hôpital à Zara. Cet hôpital ayant été bientôt plein, les malades reçurent des soins imparfaits et ne sortirent pas de l'hôpital : l'encombrement arriva bientôt. Une longue maladie entraîne toujours une longue convalescence : ainsi les soldats guéris étaient faibles en sortant de l'hôpital ; une longue route dans un pays aussi difficile, sous un climat brûlant, les exténuaient, et, arrivés à leur corps, ils retombaient malades, étaient de nouveau envoyés à Zara, où ils mouraient.

Je changeai tout ce système : les maladies légères étant généralement guéries par des secours prompts, je fis établir de petits hôpitaux à une distance des corps telle, qu'en un jour les malades pouvaient y arriver : cette disposition prévint tout encombrement. Avec un peu d'industrie, toutes les localités fournissent des ressources pour quarante ou cinquante hommes malades. Les maladies légères, n'étant pas aggravées par un premier défaut de soins et une longue route, étaient promptement guéries ; les soldats sortant de l'hôpital faisaient place à d'autres malades qui venaient y recevoir les mêmes soins ; les soldats guéris, rejoignant immédiatement leurs régiments, n'étaient pas exténués par une longue route de retour, et, leur guérison étant définitive, la mortalité disparaissait.

Au moyen de ce système, l'année suivante, l'armée, qui avait reçu de jeunes soldats et dont l'effectif s'était élevé

de plus de cinq mille hommes, n'eut jamais à la fois, à l'époque des plus fortes chaleurs, plus de cinq cents hommes aux hôpitaux; et cependant le relevé du mouvement général a constaté que les hôpitaux avaient reçu plus de dix mille individus. Cette multiplication d'hôpitaux avait élevé le prix de la journée d'hôpital; mais devant cette économie précieuse et réelle, l'économie de maladies et de malades, devait-on compter une légère augmentation de dépense?

Malgré la paix avec les Russes, signée par M. d'Oubrill, le 20 juillet, on ne prenait aucune disposition pour nous faire la remise de Cattaro. L'amiral Siniavin avait répondu à mes communications d'une manière vague et incertaine; il devait, au surplus, attendre les ordres de sa cour pour exécuter un traité qui n'était pas encore ratifié. Cependant le bruit de la continuation de la guerre se répandit; l'amiral russe recevait, chaque jour, des renforts; des troupes de terre arrivaient de Corfou, sous les ordres du général Padapopoli. Ces dispositions ne paraissaient guère pacifiques. En supposant la paix, on soupçonnait les intentions de l'amiral Siniavin; on lui croyait des passions contre nous; on redoutait qu'il ne livrât Cattaro aux Anglais, comme les Autrichiens le lui avaient livré à lui-même: d'un moment à l'autre les Anglais pouvaient arriver et entrer dans les forts; tout était incertitude et obscurité.

Dans cet état de choses, je me hâtai de faire travailler aux fortifications de Raguse, et on construisit, avec la plus grande activité, un fort au sommet de San Sergio, et une autre dans une première position. Je fis réunir de grands approvisionnements, afin d'être libre dans mes mouvements. Je me mis en rapport et en relations d'amitié avec les commandants turcs de la frontière, avec l'agah de Mostar, Hadgi-bey d'Utovo; le pacha de Trébigne et le vizir de Bosnie, pour assurer des vivres à l'armée, si leur secours devenait nécessaire. Je reprochai au pacha de Trébigne d'avoir laissé les Monténégrins franchir son territoire pour se porter sur Raguse, et de n'avoir pas empêché des sujets grecs de son pachalik de se joindre à eux. Je fis des cadeaux d'armes et de canons de montagne à ceux qui me parurent bien disposés, et avec lesquels j'eus de bons rap-

ports. Il s'établit, dès ce moment, entre le pacha de Bosnie et moi, des relations véritablement amicales. Il avait été pacha d'Égypte; il en avait ramené de beaux chevaux, dont il me fit présent: je lui donnai cent fusils de munition et deux pièces de trois, avec lesquels il combattit les Serviens. Ce pacha, Méhémet-Kosrew-Pacha, a été depuis capitain-pacha, et c'est son vaisseau que Canaris a fait sauter d'une manière si héroïque; aujourd'hui (1829) il est séraskier, c'est-à-dire chef suprême de la nouvelle armée turque, et l'homme de confiance de Mahmoud.

Je pressais sans cesse l'amiral de me remettre les bouches de Cattaro; mais ses réponses, toujours dilatoires, montrant sa mauvaise foi, je devais m'en défier, et préparer d'avance les moyens d'en détruire les effets.

Je réunis des approvisionnements pour pouvoir les jeter à Cattaro au moment même où nous entrerions, et une artillerie convenable pour armer immédiatement la côte. En supposant l'amiral mal disposé pour nous, mais loyal, il pouvait nous remettre les bouches de Cattaro en présence des Anglais; ceux-ci auraient mis des obstacles à l'envoi par mer de ce qui était nécessaire à la défense du golfe. Je devais prévoir aussi la continuation de la guerre, et alors il pouvait être utile de rapprocher des bouches de Cattaro des moyens d'attaque, pendant le moment où les hostilités étaient suspendues et où la navigation n'éprouvait aucun obstacle.

A deux lieues environ de l'entrée du golfe de Cattaro, dans le pays de Raguse, une échancre dans la côte forme un port presque fermé, où des bâtiments sont parfaitement en sûreté. Ce port s'appelle Molonta. J'y envoyai, sur de petits bâtiments, des approvisionnements en biscuit, eau-de-vie, riz, et une quinzaine de pièces de gros calibre, avec leurs armements et munitions. J'occupai en force le Canale, partie du pays de Raguse couvrant le port de Molonta, et mes avant-postes furent placés à la frontière de l'Albanie, attendant le moment où les portes de Castelnuovo me seraient ouvertes.

Les négociations n'avançaient pas. Si, par sa résistance, l'amiral outre-passait ses ordres, une menace pouvait le décider; ou bien, si les hostilités devaient recom-